

XYZ. La revue de la nouvelle

Au fil des pages

David Dorais



Number 132, Winter 2017

École : un lieu autre pour un autre soi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87430ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, D. (2017). Au fil des pages. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (132), 36–47.

Au fil des pages

David Dorais

C'EST GRÂCE au professeur d'anglais de quatrième secondaire que la nouvelle «The Kugelmass Episode» de Woody Allen était venue à ma connaissance. L'enseignant nous l'avait fait lire, puis l'avait commentée en classe. Esprit curieux et rêveur, j'avais tout de suite été séduit par cette histoire comiquement merveilleuse. Elle parle d'un quadragénaire juif de New York plutôt blasé qui se lamente sur son ennui existentiel. Or, un magicien de bas étage se manifeste au personnage principal pour lui parler de ce qu'il a inventé: une machine qui prend la forme d'une armoire. Le miracle est qu'il suffit de s'y enfermer avec n'importe quel livre pour qu'en trois coups de baguette magique le passager éberlué se retrouve projeté à l'intérieur de l'ouvrage. D'abord sceptique, le héros Kugelmass accepte de se risquer dans l'étrange machine de téléportation. Rêvant de vivre des aventures extraconjugales et se disant qu'une romantique maîtresse française lui conviendrait, il demande à être envoyé dans *Madame Bovary*. L'expérience réussit. Ravi, Kugelmass retourne plusieurs fois auprès d'Emma pour passer avec elle de doux moments dans la campagne d'Yonville. Et partout aux États-Unis, des étudiants interrogent leurs professeurs sur l'apparition impromptue, dans ce classique de la littérature, d'un petit Juif à moitié chauve.

Oui, j'avais été séduit par cette histoire. Oh! Vivre de plain-pied dans une œuvre! L'habiter, non plus seulement par l'imagination, mais par sa présence réelle! Entrer dans n'importe quel ouvrage avec l'aisance du baigneur glissant dans une mer chaude! Quoi de plus enchanteur? Moi qui n'avais eu jusque-là d'autre aspiration que de coucher avec la grande Alexandra Sarrazin, je me suis trouvé un autre but à partir de ce moment: j'allais fabriquer ma propre machine. Grâce à ma volonté, elle ne serait plus une rêverie, mais une 36 réalité. Et j'allais être le premier à en profiter, le premier à

explorer ces mondes parfois étranges et parfois familiers, ces mondes si proches et pourtant inaccessibles, ces mondes connus de tous mais que personne n'avait jamais foulés du pied : les royaumes de la fiction.

À partir de cette lecture fondatrice, je suis resté fasciné par le texte que l'école m'avait fait découvrir. Située à la fois en amont et en aval de ma fascination, cette nouvelle littéraire m'avait donné mon élan premier, avant de représenter l'idéal vers lequel j'allais me diriger. Je me répétais sans cesse que j'allais recréer ce que l'imagination d'un écrivain avait conçu. Woody Allen avait tiré cette machine de son imagination ; moi, Stéphan Mandrin, je la ferais passer de l'écrit à la réalité !

Seize années d'études en ingénierie, jumelées à un certificat en littérature comparée, m'ont permis d'accomplir mon exploit et de fabriquer de quoi voyager dans les œuvres de mes écrivains préférés. En outre, les prodiges de la miniaturisation ont fait en sorte que cet objet ne soit plus une encombrante armoire, comme chez Woody Allen, mais une sphère pas plus grosse qu'une boule de billard et aussi légère qu'un dé à coudre.

Une fois ma création en main, la première question qui m'est venue à l'esprit a été celle-ci : allait-elle fonctionner ? Est-ce qu'une erreur s'était glissée dans mes calculs ? Est-ce que j'allais être projeté ailleurs qu'à l'endroit prévu ? Me perdre dans le dédale des pages ? Voire m'y volatiliser ? Le seul moyen de le savoir était de tenter l'expérience.

Mais où voyager en premier ? Des terres vierges m'ouvraient les bras. Il me semblait que toutes m'appelaient, leurs habitants me suppliant de les choisir. Quel personnage aller voir ? Quelle action entreprendre dans ces landes aux mille possibilités ? Visiter Gargantua pour trinquer ? Suivre Ulysse dans ses voyages ? Aller serrer la main au docteur Jivago ? M'introduire dans le repaire du Fantôme de l'Opéra ? Après quelques hésitations, la réponse s'est imposée, claire et nette : je devais aller voir Kugelmass lui-même. Bien sûr, il faisait pâle figure à côté des héros que j'avais envisagés, mais après 37

tout c'était son histoire, aussi modeste soit-elle, qui avait fait en sorte que mon appareil existe. Je me suis même mis en tête non seulement d'aller le rencontrer, mais de lui dévoiler mon invention. Qui d'autre autant que ce personnage, fictif jusque-là mais bientôt réel, pouvait prétendre à cette révélation ? Oui, je devais le mettre au courant de ma réussite.

Quittant mon atelier, je suis allé prendre dans ma bibliothèque mon recueil d'histoires comiques de Woody Allen. La couverture rigide ne tenait plus que par quelques fils : j'avais consulté le volume tant et tant de fois ! Je l'ai ouvert à l'une des pages où Kugelmass rend une nouvelle fois visite au magicien pour retourner couler une douce après-midi auprès d'Emma Bovary. Le cœur palpitant, j'ai appuyé du bout de l'ongle sur le minuscule bouton dont j'avais équipé la boule.

J'ai remarqué avec satisfaction que je me trouvais sur le trottoir d'une grande ville américaine. New York, sans aucun doute. Justement dans les années 1970, si l'on se fiait à l'habillement des passants. Et là, n'était-ce pas... ? Mais oui, c'était Kugelmass lui-même ! Impossible de se méprendre tant il ressemblait à son créateur, petit bonhomme voûté, long nez, cheveux épars et lunettes épaisses. Soulevé par l'enthousiasme, je me suis élancé vers le promeneur. J'avais dans mon pas la fierté de Neil Armstrong débarquant sur la Lune.

« Monsieur Kugelmass !

— Oui, je... Comment connaissez-vous mon nom ?

— Vous vous rendez chez le Grand Persky, si je ne m'abuse.

— Je... Comment savez-vous cela ?

— Retrouver madame Bovary, n'est-ce pas ?

— Ah ça ! Voulez-vous me dire qui vous êtes ? ! ?

— Je viens du monde réel, monsieur.

— Du monde réel ?

— Oui, vous êtes ici dans un texte de fiction. Une nouvelle. Je sais que vous voyagez dans les livres grâce à la machine du Grand Persky. Mais au départ, sachez que vous vous trouvez vous-même dans un livre ! Dans une histoire

38 imaginée par un homme qui s'appelle Woody Allen. Là d'où

je viens, cet homme est un cinéaste très connu, en plus d'être écrivain et musicien de jazz.

— Je... Vous... Vous êtes fou ! Ou c'est moi qui le suis, ce qui serait tout à fait possible.

— Ni l'un ni l'autre, monsieur Kugelmass, je vous l'assure ! Vous vivez tout simplement dans une œuvre littéraire ! Et moi qui vis dans le monde réel, inspiré par votre histoire, j'ai fabriqué un dispositif pareil à celui que vous utilisez. Vous êtes le premier à qui je rends visite. Regardez à quoi ressemble mon invention. Beaucoup plus petite qu'une armoire, hein ? »

Abasourdi comme il l'était, Kugelmass n'a pas été difficile à traîner jusque dans un petit restaurant, où une tasse de café raffermie d'une touche de cognac lui a permis de reprendre ses esprits. Celui qui se découvrait être un personnage inventé possédait assez d'imagination, en sa qualité de professeur de lettres, pour admettre son nouveau statut ontologique. Il était même intrigué par les questionnements philosophiques qui se dégageaient de mes révélations. Ainsi, il existait un autre monde, au-delà du sien ? Une autre couche d'univers ? Un autre étage, si l'on peut dire, à partir duquel les gens jetaient un œil dans sa vie, comme lui-même jetait un œil dans la vie des personnages de romans ? Voilà qui était fascinant... Et plus distrayant que ses rencontres avec le psychanalyste ! Nous avons discuté pendant deux heures. À la sortie du restaurant, nous nous sommes serré la main, nous promettant de bientôt nous revoir.

Je suis retourné plus d'une fois m'asseoir avec Kugelmass dans le petit café du Lower East Side. À quelques reprises, nous nous y sommes donné rendez-vous alors qu'il se rendait chez le magicien. J'aimais ces rencontres. Moi qui avais eu l'intention d'arpenter l'infini de la littérature, j'étais content de revenir au même endroit. Pourquoi ? Tout d'abord, je trouvais du réconfort dans ces visites sans prétention. Les espaces infinis des œuvres m'effrayaient, maintenant qu'ils devenaient concrets, et cela me rassurait de m'accrocher à du connu pour l'instant ; je me disais que le tour des autres œuvres

allait bientôt venir. De plus, le New York des années 1970 avait un charme irrésistible. Je me sentais comme un personnage de *Annie Hall*. Les odeurs, les vêtements, les véhicules, les enseignes de la rue, tout exerçait sur moi une séduction désuète qui me faisait sourire et me donnait le vague à l'âme. Il faut dire que, au-delà de la ville elle-même, j'appréciais le fait de me trouver à l'intérieur d'une œuvre littéraire. Cet état inusité me ravissait d'une manière particulière. Passant pour l'égal de n'importe quel badaud, mais sachant ce qui me distinguait de cette faune, j'avais l'impression d'être ni plus ni moins qu'un démiurge. Oui, je circulais librement parmi des créatures de papier qui avaient été conçues par l'un de mes semblables, voire que j'aurais pu moi-même amener à l'existence. La réalité autour de moi était fausse, je le savais bien, mais cette certitude, au lieu de me désespérer, me rassurait. Je me sentais enveloppé d'une couche de fiction comme on l'est d'une couverture épaisse, qui réchauffe le corps et étouffe les bruits ambiants. Enfin, la compagnie de Kugelmass m'enchantait. Les conversations avec ce professeur d'université pétri de littérature, de philosophie et d'histoire avaient une saveur incomparable. Kugelmass, malgré son pessimisme incorrigible (ou peut-être grâce à cette disposition d'esprit), se montrait spirituel, drôle, profond, captivant. C'est bien simple, je croyais bavarder avec Woody Allen en personne.

La seule chose qui m'agaçait dans ces discussions était le fait que mon interlocuteur ne cessait de ramener le propos à sa maîtresse. Il ne tarissait pas d'éloges sur la belle Emma Bovary. Son charme ! Sa douceur ! Sa sensualité ! Avec des clins d'œil complices et en baissant à peine la voix, l'amant choyé me confiait les chatteringues que cette digne bourgeoise aimait lui prodiguer et recevoir. « Croyez-moi, mon ami, elle a plus d'imagination qu'on ne le présume. Son pauvre bougre de mari ne sait pas à côté de quoi il passe ! » Il détaillait certaines acrobaties que les herbes folles avaient camouflées et dont le soleil avait été témoin. Ces aveux de Kugelmass me tombaient sur les nerfs. Ils excitaient ma concupiscence,

40 moi dont l'obsession pour mon invention, durant toutes ces

années, avait eu pour contrecoup l'abstinence. Mes désirs charnels étaient longtemps restés endormis à cause de mes études et de mes recherches, mais ils se réveillaient à présent. Ce que mon compagnon me dépeignait imposait à mon imagination des scènes épicées dont je n'arrivais plus à me débarrasser. Mon énervement provenait également, je dois l'avouer, d'un sentiment d'envie : moi aussi, désormais, je voulais avoir pour chérie non seulement une belle femme délurée, mais une héroïne de la littérature française en chair et en os.

À ma quatrième visite, les récits de Kugelmass avaient rendu mon sang particulièrement brûlant. J'ai profité de son absence (il était parti commander un café) pour m'emparer de l'exemplaire de *Madame Bovary* qu'il avait toujours à la main. Durant mes retours à la vie réelle, j'avais bien jonglé avec l'idée de prendre pour amante Milady de Winter, Manon Lescaut, Carmen ou Nana, mais jamais je n'étais passé à l'acte : le personnage d'Emma Bovary continuait à piquer ma curiosité, et même à me séduire à distance, à cause de ce que mon compagnon m'avait révélé sur ses goûts. Elle était facile d'accès, d'un caractère bonasse, ouverte d'esprit et célèbre sans le savoir. Que demander de mieux ? Ah ! Kugelmass se vantait de la posséder pour lui seul ? On allait bien voir !

Il convient ici de marquer une pause pour préciser un point qui ne sera pas sans grandes conséquences sur la suite de cette histoire. Le voici : c'est que, au lieu de retourner dans le monde réel pour ensuite me projeter dans *Madame Bovary*, j'ai plutôt décidé de procéder depuis le lieu même où je me trouvais, c'est-à-dire depuis l'intérieur de « The Kugelmass Episode ». Trois raisons permettent d'expliquer cette particularité. L'une d'elles est l'état d'excitation dans lequel je me trouvais. Quiconque a éprouvé le feu du désir érotique sait que celui-ci ne tolère aucun délai. Quand la chair brûle, il faut apaiser le brasier, et vite ! Pas le temps de rentrer chez soi, puis de dénicher le bon livre dans la bibliothèque. Cela doit se passer tout de suite ! Il faut également lire dans mon

action une certaine jalousie envers mon comparse. J'ai voulu damer le pion directement à celui qui m'exaspérait : j'allais me venger en utilisant le livre même que ce coquin traînait avec fierté dans sa poche, telle une alcôve portative.

Surtout, il y a une raison profonde, une raison presque inavouable à mon geste : c'est que mes goûts en matière de femmes avaient connu une étrange stagnation depuis mon adolescence. Pour parler crûment, je les aimais jeunes. À mesure que j'avais vieilli, au lieu de m'intéresser à des femmes de plus en plus âgées, j'avais continué à être attiré par celles qui me faisaient tourner la tête à dix-huit ans et qui avaient alors mon âge. Même, comme par un effet naturel de contreponds, avec les ans qui s'étaient succédé, mes penchants avaient quelque peu rétrogradé au point d'inclure des nymphettes à peine pubères. Toutefois, ces goûts, je ne les assumais pas totalement. Je les savais présents en moi, mais jamais, même dans l'intimité de mon foyer, je n'aurais poussé l'audace jusqu'à employer ma machine pour aller conter fleurette à Lolita, à Alice ou à la Juliette de Shakespeare (qui, rappelons-le, n'a pas quatorze ans). L'idée m'avait néanmoins effleuré de rendre visite à Emma lorsqu'elle se nommait encore Rouault. Plus précisément, d'aller la retrouver quand elle était au couvent. Ce désir m'apparaissait toutefois honteux, aussi n'aurais-je pas osé le satisfaire sans détours. Mais caché sous deux épaisseurs de fiction... Si loin de ma véritable patrie... Les œuvres que je mettrais entre le monde et moi feraient office de voile pudique. Une fois la réalité mise à distance, les règles morales ne devenaient-elles pas moins contraignantes ? C'est du moins ce que je ressentais, et c'est ce qui explique que je me sois propulsé dans les premières pages de *Madame Bovary* sans quitter la nouvelle de Woody Allen.

Je me suis retrouvé dans une pièce étroite et simple, grise, basse de plafond, dépouillée, morne, si ce n'est une petite lampe qui brillait sur un autel. Une magnifique jeune fille donnait de l'éclat aux lieux. Agenouillée sur un prie-Dieu, elle était plongée dans la lecture d'un volume appuyé sur l'accoudoir.

42 Ses longs cheveux noirs faisaient une corolle d'ombre autour

de son visage. Ses mains blanches semblaient palpiter dans la pénombre de la pièce, comme la gorge d'une colombe. Sa robe aux lignes modestes camouflait les contours d'un corps qu'on imaginait à peine sorti de l'enfance. La jeune fille était seule. Elle a sursauté en poussant un cri et posé la main sur son cœur quand je me suis adressé à elle :

« Bonjour, jeune demoiselle.

— Oh ! Je... Vous m'avez fait peur ! Je ne vous avais pas vu. »

Elle s'était tournée vers moi mais, comme par instinct, elle n'a pu s'empêcher de jeter un coup d'œil sur son livre avec un air de culpabilité. Elle a remarqué que j'observais son geste. Son regard s'est troublé. Elle s'est sue découverte. Elle semblait à présent vouloir fuir, regardant d'un air affolé d'un côté et de l'autre. C'est alors qu'elle a balbutié :

« Oh ! Mon... Monsieur ! Je... Vous... J'ai péché, je l'avoue. J'ai commis une lourde faute. S'il vous plaît, soyez clément !

— Que lisiez-vous là, mon enfant ? Parlez en toute confiance.

— Un ro... un roman, monsieur.

— Un roman ! Vous ne savez donc pas qu'ils sont interdits ? Qu'ils corrompent les âmes des jeunes filles impressionnables et les mènent droit sur le chemin du vice ? »

Je ricanais en mon for intérieur. Qu'il était facile et agréable de jouer les pères La Morale ! Aisé de manipuler une telle candeur ! Et si amusant de le faire dans un vocabulaire suranné ! La pauvre fille émettait des hoquets et des gémissements, retenant des sanglots. Ses yeux luisaient de larmes prêtes à couler. Cette petite perdrix allait me tomber toute cuite dans la gueule, me disais-je.

« Ce sera l'une des lingères qui vous l'aura prêté à la dérobée. Allons, de quoi s'agit-il ? Parlez, mon enfant, n'ayez crainte. Je serai gentil avec vous, si vous savez vous montrer docile. Je ne suis pas sévère, vous verrez.

— Il s'agit d'un roman de Walter Scott, monsieur.

— Walter Scott ? Je vois, je vois... Il parle si bien d'amour, n'est-ce pas.

— Oui, monsieur.

— De ménestrels galants, de beaux seigneurs bien habillés, de chevaliers forts et courageux.

— Oh ! mon bon monsieur, vous connaissez donc bien ces romans ? Le mien raconte l'histoire d'un archer écossais. Fort et courageux, comme vous le dites.

— Et il tombe amoureux, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, de la belle comtesse Isabelle. On la force à se marier à un brigand laid et grossier. C'est affreux, monsieur ! Mais elle refuse tout net de le prendre pour époux. Elle va trouver refuge avec son ami Quentin dans le château de son oncle, l'évêque de Liège.

— Qu'est-ce qu'elle y fait avec son ami, dans ce château ?

— Elle y lit des livres, monsieur.

— Elle aussi, tiens, tiens ! Vous aimez donc beaucoup les romans ?

— Monsieur, je... Je ne saurais dire.

— Parlez franchement, ma fille. Rappelez-vous que rien ne déplaît autant à Notre-Seigneur que le mensonge.

— Eh bien... Oui, je les aime.

— Parce qu'ils traitent de beaux sentiments ? De troubles du cœur ? De larmes et de passions ?

— Oui, monsieur.

— Et d'embrassades, d'étreintes, de baisers ?

— Oh ! Monsieur...

— En somme, de tous les émois charnels ?

— Monsieur ! »

Tandis que nous parlions, Emma, rougissante, troublée, s'était levée de son prie-Dieu et avait reculé jusqu'au mur. Elle se collait maintenant contre la paroi de pierre. Pourtant, une lueur dans son œil m'incitait à approcher davantage. Le corps de la couventine se dérobaît, mais le regard de l'adolescente luisait d'espoir et de curiosité. C'est du moins ce que j'ai cru remarquer à ce moment. Mais je tendais la main vers son épaule lorsqu'elle s'est mise à crier. À peine quelques secondes après, la porte s'est ouverte. Une bonne sœur,

44 longue et sèche comme un bâton, se tenait tout à coup dans

l'embrasure. Elle s'est mise à rugir. Quoi ? Un inconnu ? Que faisait-il en ce saint lieu ?

La jeune pensionnaire s'est précipitée vers la bonne sœur, faisant tomber de l'accoudoir le livre qui y était resté ouvert. Emma s'est jetée aux pieds de la religieuse, lui étreignant les genoux. Cette dernière a grondé : « Vous étiez sur le point de vous perdre, mademoiselle Rouault ! Et vous, monsieur ! Vous ne sortirez pas d'ici sans vous être dûment expliqué ! » Déjà elle déployait ses bras et ses griffes pour se saisir de moi, quand je me suis penché. J'ai ramassé le livre qui gisait par terre et j'ai appuyé sans attendre sur le bouton de l'appareil que j'avais gardé au creux de ma paume.

Le décor qui m'a alors entouré était celui d'un manoir médiéval : plafond voûté en ogive, tapisseries suspendues, meubles en bois grossiers, bahuts le long des murs. La lumière tombait de fenêtres trilobées. Il y avait deux personnes à mes côtés. À ma gauche se trouvait une ravissante jeune femme, assise sur une chaise, un livre à la main. Son corsage mettait en valeur une poitrine qui se soulevait et s'abaissait au rythme des cris qu'elle poussait et des signes de croix qu'elle multipliait. À ma droite se tenait un jeune homme qui brandissait un poignard et vociférait : « Tudieu, messire, que faites-vous céans ? Oncques ne vis telle diablerie ! Vous occirai si ne partez ! Dégagez, fils de Belzébuth ! » En effet, il fallait fuir. Mais où ? Pour rentrer chez moi, je devais obligatoirement repasser par les pages que j'avais quittées. Et revenir au couvent de Rouen, c'était me heurter à une religieuse enragée et à une novice hystérique. Il fallait continuer, plonger plus avant, au moins pour bénéficier d'un répit. Je me suis emparé du livre de la jeune femme et sans attendre j'ai pressé de nouveau le bouton de l'appareil.

J'ai tout de suite été ébloui par une lumière crue. Cela sentait l'été : herbe et fleurs. Une rumeur de foule. Des bruits d'objets en métal qui s'entrechoquaient, des halètements. Deux chevaliers se battaient à côté de moi. Leurs armures m'aveuglaient comme des soleils. Leurs armes virevoltaient au-dessus de leurs heaumes. Voulant éviter les coups, j'ai fait

un pas de côté par réflexe, mais je me suis retrouvé droit entre les combattants. L'un d'eux m'a rudement poussé, pour empêcher que son adversaire ne me blesse. En tombant, j'ai vu une épée qui taillait la cuisse de mon sauveur. Et en heurtant le sol, j'ai entendu craquer quelque chose : ma boule de voyageur venait de se briser ! Une trompette a immédiatement retenti, et le combat s'est arrêté. L'un des chevaliers, celui à l'armure blanche, gisait sur le sable de l'arène, la jambe ensanglantée. L'autre, à l'armure grise, saluait la foule qui l'acclamait.

Pendant le temps qu'il me reste à vivre, je me désolerais toujours d'être ainsi tombé à la page de *Tristan et Iseut* où se déroulait le jugement de Dieu, affrontement dont l'issue devait décider de l'innocence de la reine. Arrivé en plein cœur de la lutte, j'avais distrait Tristan et permis à son adversaire de le vaincre en combat singulier. Mon apparition inexplicquée avait été vue par tous comme le signe par lequel Dieu refusait sa faveur à Tristan. Le chevalier gris a demandé à l'assemblée, au vu du miracle que je représentais, de faire preuve de clémence à mon endroit. Tous se sont agenouillés en se signant ; pour ma part, je me suis sauvé sans demander mon reste.

En ce qui concerne Tristan, rejeté par la foule, il a été banni du royaume de Cornouailles et n'a jamais osé y remettre les pieds, même déguisé en fou. Il est devenu joueur de harpe itinérant et infirme en Petite-Bretagne, à ce qu'on dit. Iseut, pour sa part, jeune femme blonde d'une beauté divine que j'ai aperçue à distance, est retournée vivre auprès du roi Marc, qui lui a pardonné ses infidélités. Oh ! Comme elle a regretté ses amours criminelles : elle a publiquement juré loyauté à son royal époux et s'est abstenue de succomber une fois de plus à la tentation. On en parle encore dans tout le pays. Quant à moi, comme mes années d'université ne me servaient à rien à cette époque, je suis tombé au rang de mendiant. Je ne pouvais plus retourner chez moi, ayant traversé les mondes de Woody Allen, de Gustave Flaubert et de Walter Scott, avant de me retrouver dans ce roman de chevalerie. Ma machine

Prisonnier sous quatre couches de fiction, je pleure depuis des années sur un exil qui ne prendra jamais fin. Qu'arrive-t-il là-bas, dans la réalité qui a été la mienne ? Quel cours suit le monde ? Je l'ignore, bien entendu. Ma seule certitude est que, en bousculant le roman de Tristan et Iseut, j'ai ruiné leur histoire d'amour, et ainsi saboté malgré moi huit cents ans de littérature occidentale. Là d'où je viens, la passion amoureuse doit avoir pris une nouvelle forme, si elle existe encore. J'ai gâché le modèle. Et à n'en pas douter, on enseigne désormais, dans les écoles, autre chose qu'un roman qui parle d'un chevalier boiteux et d'une reine fidèle, un roman devenu ennuyeux à cause d'un pauvre gueux abandonné de tous.